

Par images et mots, jeudi soir à l'Espace Kugler, la plasticienne Marisa Cornejo racontera sa récente expérience d'un congrès culturel et politique des femmes du Chiapas mexicain

Femmes zapatistes, un hommage

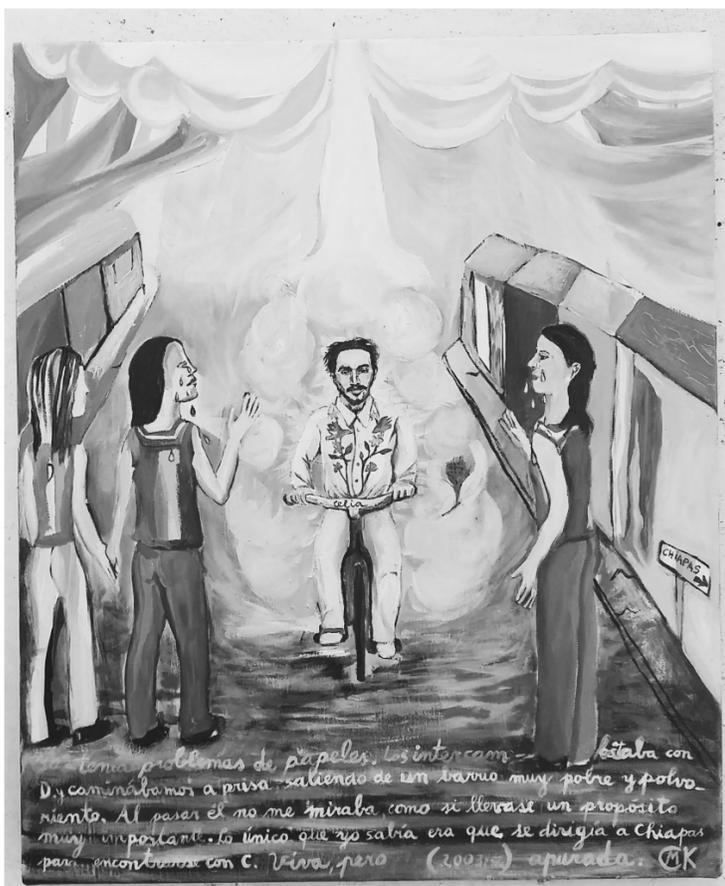
EMMANUEL DEONNA

Genève ▶ Alors que la gauche mexicaine célèbre dans la liesse la victoire de Manuel Lopez Obrador aux élections présidentielles, Marisa Cornejo témoigne de sa rencontre avec des femmes zapatistes en lutte à l'Espace Kugler. L'artiste, immigrée chilienne, mexicaine d'adoption, dont l'œuvre est parcourue par le rêve, partagera avec le public genevois son expérience d'un récent séjour au Chiapas. Un cheminement individuel et collectif vers la résilience, marqué par la résistance des femmes face au capitalisme et au patriarcat. Sa «Conferencia Zapatista» sera à vivre jeudi soir à l'Espace Kugler, à la pointe de la Jonction.

Enfant, Marisa Cornejo est ballottée: du Chili où elle est née en 1971 vers l'Argentine, la Bulgarie et la Belgique. De 1981 à 1998, elle bénéficie de l'hospitalité du Mexique où elle suit sa formation d'artiste plasticienne. Depuis l'Amérique du Nord, en passant par Londres et la région genevoise où elle est établie depuis 2005, Marisa Cornejo déploie sa créativité par le biais d'expositions, la publication de livres d'artistes, de performances et de vidéos. Son travail la conduit au Chili, au Mexique, dans plusieurs villes d'Europe et des États-Unis.

Le creuset mexicain

Sa trajectoire de vie est marquée par de très nombreux déplacements. Issus de la fine fleur de la jeunesse communiste chilienne, ses grands-parents et parents ont vécu les affres de la clandestinité et de l'exclusion sociale en Europe et en Amérique latine durant toute la dictature d'Augusto Pinochet. Ils ont connu également la désillusion vis-à-vis de l'expérience communiste, du fait notamment de l'isolement social et culturel enduré derrière le rideau de fer, pendant les deux années d'exil en Bulgarie. L'artiste donne à voir les



Dans un rêve, Marisa Cornejo a vu son père partir pour le Chiapas. C'est devenu le sujet de l'une de ses toiles; et une incitation à se rendre au Congrès des femmes zapatistes. DR

parts de lumière de l'engagement, conjure la souffrance en évoquant les épreuves de la violence collective, le deuil et les blessures traumatiques.

Marisa Cornejo a passé la plus longue partie de sa vie au Mexique. La constitution mexicaine de 1910 a consacré le principe de l'éducation gratuite pour tous. Elle éprouve une re-

connaissance particulière pour l'université de Puebla à Mexico au sein de laquelle elle a pu côtoyer des réfugiés de la gauche latino-américaine. Venus notamment d'Argentine, d'Uruguay, du Guatemala et du Chili au cours des contre-insurrections des années 1980, de nombreux intellectuels y prolongeaient la tradition des réfugiés de la

guerre civile espagnole en s'engageant dans l'enseignement de la pédagogie.

A la fin de ses études en art à l'université nationale autonome de Mexico, une autre université publique, Marisa Cornejo développe, sous l'influence des idées d'Alejandro Jodorowsky, réalisateur franco-chilien adepte de la psycho-magie, un intérêt particulier pour les techniques utilisées par les femmes indigènes pour se souvenir de leurs rêves. Le pouvoir transformateur des songes, à l'échelle collective et individuelle, devient dès lors un motif central de son œuvre (notamment *I am. Inven-*

tuire de rêves, Ed. Art & Fiction, 2013). Celle-ci remet profondément en cause toute une partie des structures familiales et communautaires héritées du colonialisme. Les femmes affrontent une tradition ancestrale de domination et d'exploitation patriarcales dans le cadre d'un environnement politique et naturel particulièrement hostile et une économie exsangue.

Le pouvoir transformateur des rêves est un motif central du travail plastique de Marisa Cornejo

Plus tard, la douleur sera aggravée par les humiliations subies au sein des administrations de plusieurs pays où il ne parvient pas à obtenir le statut de réfugié. «Cependant, dans ce rêve que j'ai peint, mon père apparaît joyeux et élégant, à l'aise au guidon de son vélo. Il est en route vers le Chiapas où il part rejoindre Celia, sa dernière compagne.»

Agit-il de la sorte pour aider sa fille à surmonter son chagrin? Pour lui montrer la voie? En tous les cas, Marisa sent qu'elle doit honorer l'invitation

Une gravure en cadeau

Elles choisissent aujourd'hui librement de se marier ou non, avec qui, et combien d'enfants avoir, bouleversant les structures communautaires et familiales sur lesquelles reposent les communautés indiennes affaiblies par la modernité et le patriarcat. Marisa a offert aux femmes zapatistes du Caracol IV Morelia une gravure d'un visage indigène réalisée par son père. Elle ressort renforcée de ce dialogue inter-culturel, plus que jamais convaincue que la lutte féministe et anticapitaliste doit se mener sur le plan international.

Jeudi soir, l'expérience personnelle de Marisa Cornejo sera accompagnée de photographies et de vidéos réalisées sur place. I

«Conferencia Zapatista», Espace Kugler, Genève, jeudi 5 juillet dès 18h, conférence à 19h, www.espacekugler.ch

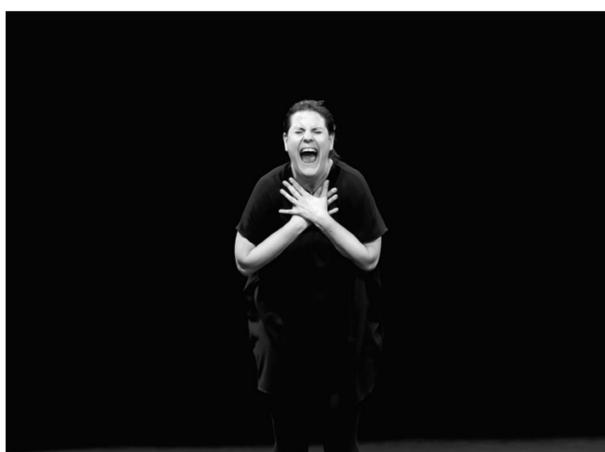
Lire aussi notre portrait de Marisa Cornejo dans *Le Courrier* du 18 janvier 2014.

Les artistes suisses rebondissent à Avignon

Scène ▶ Tiphany Bovay-Klameth, Joël Maillard, Philippe Saire, Cindy Van Acker et Christian Lutz, Phil Hayes et Latifa Djerbi font partie de la Sélection suisse en Avignon 2018, qui démarre ce vendredi.

Il y a deux ans, Laurence Perez se déclarait fan absolue de *Conférence de choses* de Pierre Mifsud, hilarant seul en scène orchestré par François Gremaud de la 2b company. Cette «tentative, désespérée, de mettre le monde en mots, à la fois érudite et généreuse» fait un tabac partout où elle passe et sera à (re)voir à Genève, en septembre, dans le cadre de La Bâtie.

La directrice de la Sélection suisse en Avignon (SCH) avait choisi ce comédien hors pair pour faire partie de la première volée d'artistes suisses présentés officiellement au Festival off d'Avignon. Et elle ne s'y était pas trompée. Plus d'une centaine de dates ont été décrochées pour la tournée franco-suisse de la pièce depuis son passage dans la Cité des Papes en 2016. Si bien que ce retentissement considé-



Tiphany Bovay-Klameth dans son solo *D'autres*. JULIEN MUDRY

table a eu pour effet de créer des liens avec le Festival in, où Pierre Mifsud se produira cette année avec le compositeur français Thierry Balasse dans le cadre des Sujets à vif. Leur création *Le Bruit de l'herbe qui pousse* est à voir du 18 au 24 juillet.

La danseuse et chorégraphe Perrine Valli a elle aussi bénéficié des retombées de son passage à Avignon lors de la pre-

mière Sélection suisse. Sa pièce *Une femme au soleil* est désormais programmée sur de plus grands plateaux et il lui est plus facile de trouver des coproducteurs pour ses spectacles.

La jeune comédienne et metteuse en scène Emilie Charriot et le performeur zurichois Daniel Hellmann faisaient aussi partie du voyage cette année-là. Trois éditions déjà que cette vi-

trine officielle est en place. Le concept s'est étoffé, les lieux de représentation ont plus ou moins évolué, mais le principe et la volonté d'accompagner les artistes pour se faire connaître au-delà des frontières helvétiques demeurent les mêmes.

Cet été, le public d'Avignon aura la chance de découvrir d'autres bijoux de la scène suisse, en marge aussi de la sélection officielle, par exemple depuis le camion d'Isabelle Bonnillo1, qui revisite Shakespeare avec sa *Tempête d'1h12*. Il pourra aussi se glisser dans les gradins du Lycée Aubanel (dans le cadre du in), où se produira Milo Rau, empruntant comme de coutume au réel avec son théâtre «documentaire», à partir cette fois-ci du meurtre d'un homosexuel en Belgique.

Mais revenons à la cuvée 2018 parrainée par la Corodis (Commission romande de diffusion des spectacles) et Pro Helvetia. Avec son premier solo, *D'autres*, la comédienne Tiphany Bovay-Klameth ouvrira les feux le 11 juillet, sur le plateau du 11-Gilgamesh Belleville, à

11h11 (le rituel est déjà bien établi). «On s'imprègne des autres pour s'éprouver soi-même. Passer par autrui m'aide à avoir accès à mon intériorité et à une forme de sincérité», nous confiait l'artiste jouant avec son accent vaudois sur le terrain de Zouc, grande figure tutélaire, dans ce solo tendre et comique2.

Toujours au théâtre 11-Gilgamesh Belleville, l'auteur, metteur en scène et comédien Joël Maillard, et sa partenaire Joëlle Fontannaz, livreront aussi, avec humour, leur conférence azimutée sur l'extinction de l'humanité et son sauvetage en extrême orbite. Les lecteurs du *Courrier* avaient pu lire des extraits de *Quitter la Terre* en juillet dernier3.

Entamée en 2017, la collaboration avec le festival jeune public Théâtre'enfants se poursuit cet été avec l'intrigante pièce de Philippe Saire *Hocus Pocus*, dont le dispositif inédit semble se jouer des illusions d'optique. Cindy Van Acker, associée au photographe Christian Lutz, investit quant à elle la Collection Lambert pour faire entrer la danse au

musée avec *Knusa/ Insert Coins* – les photos de Las Vegas ont inspiré le mouvement de la chorégraphe genevoise d'origine flamande. Enfin, le facétieux Phil Hayes, établi à Zurich, performera à La Manufacture sur la question philosophique du choix.

Place aussi à l'écriture dramatique célébrée avec la comédienne genevoise d'origine tunisienne Latifa Djerbi, qui s'est penchée dans sa *Danse des affranchies*4, avec humour toujours, sur la révolution des femmes au Maghreb. Dans le cadre des Intrépides, avec cinq autres auteures, elle a répondu à la commande d'écriture passée par la Société française des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) en partenariat avec la Société suisse des auteurs. Les textes seront à entendre dans leur lecture-spectacle *Basta!* le 13 juillet.

CÉCILE DALLA TORRE

¹Notre critique du 11 avril dernier.

²Notre portrait du 30 novembre dernier.

³Notre édition du 10 juillet 2017.

⁴Notre édition du 25 juin 2018.

Sélection suisse en Avignon, 6-24 juillet, www.selectionsuisse.ch